

peut supporter la fumée du tabac ; il a abandonné l'autre voiture parce que le cocher fumait.

En ce moment notre second voyageur atteignait aussi le joli petit cottage où demeurait sa mère, qui l'accueillit avec de tendres remontrances pour avoir oublié son parapluie à son logement de la rue C. . . .

Cette conversation entre deux voyageurs inconnus pourra paraître un peu oiseuse ; toutefois nous ferons observer en passant qu'il y a peu de circonstances que l'on puisse considérer comme absolument insignifiantes. Nous ne saurions, il est vrai, tracer la liaison des événements d'hier avec ceux d'aujourd'hui, encore moins avec ceux de l'année dernière ; nous sommes convaincu, néanmoins, que cette relation existe, et que beaucoup de circonstances sans importance ont amené des dénouements sérieux : aussi, en conséquence de cette conviction, nous permettrons-nous d'engager tout voyageur à peser mûrement ses faits et gestes. La suite du récit pourra prouver la vérité de notre dire.

Peu de temps après la rencontre dont nous venons de parler, M. Scot se trouvait sur un des ponts qui traversent la Tamise, lorsqu'il fut surpris par une averse, et, qui pis est, privé de notre vieille connaissance son parapluie, laissé derrière lui par je ne sais quelle fatale négligence. Maudissant sa foi aveugle dans le ciel bleu, il arpentait sa route à pas précipités, dans l'espoir de rencontrer un abri. Néanmoins l'averse, qui dégénérait en torrent, l'eût infailliblement transpercé jusqu'aux os si quelqu'un, que dans sa hâte il avait pensé jeter par terre, ne lui eût offert un parapluie de la manière la plus obligeante.

— Ah ! ah ! mon jeune fumeur ! s'écria M. Scot, qui en le regardant reconnut son compagnon d'impériale. Je vous demande pardon de vous avoir à moitié renversé ; mais je suis inondé, voyez. . . .

— C'est pour cela, Monsieur, que je vous prie d'accepter mon parapluie.

— Très volontiers ; vous voyez que j'en use sans façon, et comme il peut abriter

deux personnes, je vais prendre votre bras ; là. . . . Certainement je ne marcherais pas ainsi côte à côte avec tout le monde. Mais pourquoi donc n'en gardez-vous pas votre part ? Je vous dis qu'il est assez grand pour deux. A propos, où est votre cigare, mon garçon ? car vous fumiez encore tout à l'heure, lorsque je vous ai rencontré.

— En effet, Monsieur ; mais comme cela vous déplaît, je n'aurais pas eu l'idée de vous accompagner avec un cigare à la bouche : aussi l'ai-je. . . .

Noyé dans la Tamise, hein ? C'est de l'imprévoyance, mon jeune ami. Mais, par parenthèse, quel est votre nom ?

— James Graham, Monsieur, pour vous servir.

— James Graham ? Un nom qui me plaît ; un nom écossais comme le mien, car je me nomme Scot. Et quelle est la profession de M. Graham ?

— Il est bien curieux ! pensa James ; mais je n'ai pas de raison pour lui en faire un mystère. Il répondit donc avec la franchise de l'humanité qui n'a rien à cacher.

La pluie ne cessait pas, la rue n'était plus qu'un lac ; nos deux amis marchaient depuis quelques moments en silence, lorsque, arrivés au bout de la rue, M. Scot s'arrêta.

Quel chemin prenez-vous ? dit-il ; il est probable que ce n'est pas le mien.

— Je demeure à la rue de C. . . . Monsieur.

— Alors, nous allons nous dire adieu, car ma route me conduit dans la direction opposée. Je m'en tirerai comme je pourrai ; en attendant je vous remercie de l'abri dont j'ai profité. Que je ne vous retienne pas plus longtemps dans l'humidité ; chacun pour soi, vous savez.

— Et pour son prochain, Monsieur. Si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte ; cette course ne me détournera pas beaucoup de mon chemin.

— Allons, vous êtes un aimable garçon, monsieur James Graham. Quel dommage que vous fumiez ! J'accepte votre proposition ; ma demeure n'est qu'à dix minutes